

Le sujet de cet opéra est emprunté au fameux drame de Schiller; mais les brigands du Théâtre-Italien sont moins terribles et raisonneurs que les brigands allemands. L'auteur du livret, *il signor Crescini*, a cru devoir adoucir leur férocité, et émonder le luxe de leur métaphysique de grand chemin. Ils chantent beaucoup plus qu'ils ne pillent et ne tuent; ils font plus de roulades que d'argumentations philosophiques. Je ne crois pas leurs opinions dangereuses; on ne court pas le risque avec eux de voir nos dandys du balcon prendre une escopette, une paire de pistolets et des poignards, pour s'organiser en bandes de Cartouches vertueux et de Mandrins philosophes, comme l'envie en prit aux étudiants de Stuttgart [Stuttgart], à la lecture de l'ouvrage de Schiller. La vie de ces brigands, ainsi corrigés et diminués, est une pure affaire de cavatines, de duos, de chœurs et de finales. Leurs dièses ne se mettent pas en révolte contre l'espèce humaine et leurs bémols sont innocens de toute tentative de réforme sociale.

L'opéra de M. Crescini commence par où nous en avons vu commencer tant d'autres, par les apprêts d'une noce et d'une fête. Le méchant, Conrad, le François Moor de Schiller, a ordonné cette fête pour célébrer son [mariage] avec sa cousine Amélie. Un chœur de courtisans chante d'avance le bonheur des deux époux dans une introduction dont l'harmonie est soutenue par des fanfares, de la trompette et du cor. Ces honnêtes seigneurs ont d'autant plus de mérite à chanter ainsi le plaisir et l'amour, que peu de temps auparavant ils pleuraient à chaudes larmes le père de Conrad, mort et enterré en grande cérémonie. Mais l'homme de cour a un tempérament commode, comme on sait, il joue dans le même jour, à la même heure, dans la même minute, le rôle de Jean qui pleure et celui de Jean qui rit, avec une rare facilité et une égale vraisemblance. Conrad paraît au milieu de ces joyeux préparatifs; son humeur triste et farouche contraste avec la bonne humeur de sa cour. Conrad est gai tout justement comme un tyran, bourrelé de remords. Ces tourmens d'une mauvaise conscience servent de texte à une cavatine que Tamburini a exécutée avec un art admirable; et à entendre cette voix large, ferme, vibrante, tout à la fois vigoureuse et suave, on est tenté de pardonner à Conrad tous ses crimes. J'aime beaucoup mieux, pour mon compte, un infâme scélérat qui sait chanter comme Tamburini, qu'un homme éminemment vertueux dans le genre d'Auletta ou de Profeti pour le mérite vocal.

Un chant gracieux de femmes succède aux sombres accens de Conrad. Un peu après, Amélie vient nous confier ses secrets et ses douleurs. Ce mariage qu'on prépare fait son désespoir. Elle déteste Conrad: celui qu'elle aime, c'est Hermann, le frère de ce mauvais prince. La haine de Conrad a contraint Hermann à s'exiler: on ne sait où il a porté son infortune; Amélie l'attend; Amélie l'appelle. Quand reviendras-tu, mon bien aimé? hélas! Tu es loin de moi; tu n'entends pas mes gemissemens. Hermann, où es-tu? vis-tu encore? es-tu toujours fidèle? M^{lle} Grisi a eu de très heureux éclats de passion dans ce chant de tristesse, d'amour et d'espoir. La beauté de M^{lle} Grisi m'a d'ailleurs rendu très indulgent pour ce Conrad, que j'ai traité tout-à-l'heure si sévèrement. On conçoit qu'il eut grande envie de garder pour lui la belle Amélie, et qu'il

emploie certains moyens pour obtenir sa charmante possession. Je lui pardonne donc bien volontiers l'écharpe, teinte de sang, qu'il jette aux pieds d'Amélie pour la convaincre de la mort d'Hermann. La pauvre amante reconnaît en effet le gage de tendresse qu'elle avait donné à Hermann en des jours meilleurs.

Elle pleure, elle se désole, elle croit son amant à jamais perdu. D'autres pourront chicaner Conrad sur la banalité de cette écharpe, employé déjà dans cent et un mélodrames pour le même usage; mais j'excuse tous dans un tyran bien épris. Ce qu'on pourrait plus justement reprocher à l'écharpe, c'est d'être cause d'un duo long, froid, vague et diffus, entre le tyran et sa victime.

Les faits ne tardent point à donner un démenti à l'imposture de Conrad. A peine est-il parti avec Amélie, qu'une barque amène au rivage deux hommes armés et la visière baissée. C'est Hermann et un de ses sbires. Je dis sbire, et c'est le mot. Hermann proscrit, dépouillé de ses domaines, et de l'amitié de son père par les trahisons de Conrad, Hermann est devenu chef de brigands. Il exprime son désespoir, sa honte et le remords de cette vie criminelle: puis, tout-à-coup il pense à Amélie, au bonheur de revoir, après une si cruelle absence, le sol natal et le château de ses pères. Ses accens sont pleins de tendresse et d'émotions, car c'est la voix de Rubini qui donne l'âme et la vie à ces angoisses, à ces souvenirs amoureux, à cette joie mélancolique du retour.

Une douce romance, partie d'un kiosque, révèle à Hermann la présence d'Amélie. Bientôt il la voit s'agenouiller aux pieds de la chapelle, et mêler sa douleur aux harmonies graves et pieuses qui s'élèvent de l'intérieur du temple. Un duo succède à ces saints hymnes. Il faut bien qu'Hermann et Amélie se retrouvent et reconnaissent, [...] leur souffrances et renouvellent le serment de leur amour. Cette scène est nécessairement troublée par l'arrivée du tyran. Conrad survient en effet, accompagné de ses pages, de ses hommes d'armes et de ses gentilshommes. Hermann se fait reconnaître. La surprise, la jalousie, la crainte, la colère que cet événement soulève de toutes parts, composent les élémens du finale, le morceau capital de ce premier acte, et, on peut de dire, de l'ouvrage tout entier. On a beaucoup admiré et applaudi l'art avec lequel M. Mercadante a rendu ces émotions opposées dans les mouvemens habilement combinés d'un magnifique *crescendo*. L'acte s'achève par une provocation des deux frères, qui conviennent de se disputer Amélie, l'épée à la main.

Du château de Conrad, nous passons dans une sombre forêt. C'est le séjour des brigands commandés par Hermann. En attendant leur chef, ils entament un chœur vigoureux; au retour d'Hermann, les voici qui remplissent leurs verres, trinquent, boivent et célèbrent les plaisirs et l'indépendance de leur vie errante. Ce chant d'orgie a de l'originalité. Nos bandits s'endorment ensuite, tandis qu'Hermann, tourmenté par son amour, veille et écoute les accens religieux d'un solitaire agenouillé aux pieds d'une madone. Tout à coup une voix lamentable sort d'une vieille tourelle. On voit une figure de vieillard passer tristement derrière les

barreaux de ce cachot. Hermann éveille ses compagnons, brise les portes et délivre le malheureux prisonnier. Dans ce vieillard il reconnaît son père, qu'il croyait mort. L'infâme Conrad l'avait précipité dans cette tour pour s'emparer de ses biens. Ici un beau duo entre le vieux Maximilien et Hermann. La situation en est tout-à-fait dramatique: d'une part, Hermann n'ose se nommer au vieillard qui naguère l'a chassé et maudit; de l'autre Maximilien, affaibli par les douleurs d'une longue captivité, regarde son fils sans le reconnaître; l'un gémit de l'excès de souffrance et d'infortune où il retrouve son père; l'autre raconte le crime de Conrad, et l'horrible supplice auquel ce fils parricide l'avait condamné; peu à peu il en vient à regretter cet autre fils qu'il a rejeté de sa maison sur des soupçons injustes. Les remords, le désespoir déchirent le cœur de Maximilien. Pourquoi ce malheureux fils n'est-il pas là? Que ne peut-il le presser dans ses bras et lui demander pardon de l'avoir si injustement banni? Vous comprenez bien qu'Hermann ne laisse point échapper l'occasion. Il se jette dans les bras de son père et se fait reconnaître. Dans cette scène, Lablache a été d'un pathétique achevé. Les brigands surviennent, Hermann leur fait prêter le serment de venger son père. Maximilien est un peu effrayé de voir son fils en aussi mauvaise compagnie; Hermann lui dit de se rassurer; par une réminiscence de Schiller, il affirme que ses bandits sont les plus honnêtes gens du monde qui ne se sont décidés à se faire brigands que pour le plus grand honneur de l'innocence et de la vertu. Un *presto* d'une facture triviale termine singulièrement ces scènes dramatiques et contraste d'une manière malheureuse avec les touchantes inspirations du grand duo que nous avons loué tout à l'heure.

Au troisième acte, on retrouve Conrad avec ses remords, son amour et son désir de vengeance. Poursuivi par le souvenir de son père qu'il a si cruellement emprisonné, il est furieux de la haine que lui témoigne Amélie; Tamburini a renouvelé dans ce morceau les merveilles de cette pure et puissante vocalisation dont il avait déjà donné une magnifique preuve au premier acte. On crie aux armes! Hermann et ses compagnons entourent et assiègent le château. Le combat dure assez longtemps pour laisser à Amélie le loisir d'exprimer, dont un air bien chanté par M^{lle} Grisi, la terreur que ici cause cette lutte fratricide. Enfin, après un long et fatigant duo entre le vieux Maximilien et cette pauvre Amélie, Hermann arrive pâle et égaré; il a vaincu Conrad; triste victoire où deux frères ont combattu l'un contre l'autre, et où l'épée d'Hermann s'est plongée dans le sein de Conrad. Hermann se désespère. Amélie se lamente, et Maximilien repousse le fratricide. Il y a un interminable morceau dont la longueur a dû empêcher d'apprécier tout le mérite; il était minuit; le public en était à sa quatrième heure de chant et de musique: on était fatigué, ennuyé, rendu; M^{lle} Grisi, Lablache, Rubini eux-mêmes ne suffisaient plus à triompher de cette lassitude. M. Mercadante ferait sagement de rentrer dans des limites plus convenables et de retrancher quelque chose à ce luxe excessif. Cette modération est d'autant plus nécessaire à M. Mercadante, que sa manière a je ne sais quoi de régulier et de monotone, on est touché de la suavité des mélodies, on suit avec intérêt le travail harmonieux des voix et de l'orchestre; mais on est rarement éveillé dans les compositions de M. Mercadante, par ses inspirations vives, saisissantes, hardies et imprévues.

Pour en finir avec Hermann, il obtient son pardon en affirmant à son père qu'il n'a pas tué volontairement Conrad, mais que Conrad s'est enfoncé lui-même en se précipitant au-devant de son épée. On peut croire qu'Hermann, Amélie et Maximilien vont enfin se consoler de leurs malheurs passés et vivre tranquilles. Point du tout; les brigands viennent réclamer leur chef. Enchaîné par son serment, Hermann est forcé de les suivre et d'abandonner son père et maîtresse.

Toute compensation faite, M. Mercadante a obtenu un succès digne de l'auteur d'*Elisa e Claudio*. Nous avons cité les morceaux de sa partition qui ont été le plus remarquables. Mais ce qu'on ne saurait trop louer, c'est l'excellence de l'exécution: Mlle Grisi a été fort belle dans le rôle d'Amélie; Tamburini, Lablache et Rubini se sont surpassés. Au moment de se séparer de ces admirables artistes, on sent plus vivement l'inappréciable qualité de leur talent.

Journal Title:	LE CONSTITUTIONNEL
Journal Subtitle:	Journal du commerce, politique et littéraire
Day of Week:	Monday
Calendar Date:	28 MARS 1836
Printed Date Correct:	Yes
Volume Number:	
Year:	
Series:	
Pagination:	1
Issue:	80?
Title of Article:	THÉÂTRE-ITALIEN
Subtitle of Article:	I BRIGANTI, Opéra en trois actes, <i>Musique de Mercadante</i> (1 ^{re} représentation)
Signature:	A.
Pseudonym:	
Author:	
Layout:	Front-page feuilletton
Cross-reference:	